

LE PLÉBÉIEN

SOCIOLOGIE — ARTS — LITTÉRATURE

Paraissant tous les 15 jours

ABONNEMENT

Trois mois, 50 centimes.
Etranger, port en plus.

Adresser tout ce qui concerne *Le Plébéen* à l'Éditeur :

E. MONTULET FILS
à Vaux-sous-Orne, Nessonvaux.

ANNONCES :

10 centimes la ligne.
On traite à forfait.

SOMMAIRE

La Révolution et le Darwinisme (suite).	J. GRAVE.
Plus de chapelles.	AMILCAR CIPRIANI.
Infamie judiciaire.	
La misère.	VICTOR SERFANT.
Grève générale.	UN COPAIN.
Océan.	LOUISE MICHEL.
Sang Plébéen.	H. SEVRIN.
L'Anarchie en cour d'assise.	
Choses et autres	
Petite correspondance.	
Bulletin théâtral.	JEAN BOSSON.

LA RÉVOLUTION

et le Darwinisme.

(Suite.)

Eux, les meilleurs ! mais pour quelques-uns qui profitent réellement de ces moyens de développement que procurent la richesse et la position sociale, richesses produites par les seuls efforts des travailleurs, combien dont l'intelligence reste véritablement inférieure et qui seraient bien empêchés de vivre s'ils devaient, eux-mêmes, produire pour assurer leur existence ? Combien d'intelligences dont s'enorgueillit la bourgeoisie, ont-elles été drainées, à son profit, dans le prolétariat, les comptant à son actif, alors qu'ils l'ont conquise de haute lutte.

Combien, en revanche, parmi les travailleurs, qui succombent à la peine, exténués par un travail sans relâche et qui, pourtant, auraient le droit, en se frappant le front, de répéter les mots que l'on attribue — vérité ou légende — à André Chénier, marchant à l'échafaud : « Et pourtant j'avais quelque chose là ! »

Ah ! elle serait curieuse à faire, la statistique des célébrités dont s'enorgueillit la civilisation actuelle, et de savoir celles qui sont arrivées avec son aide, et de celles qui ont surgi, malgré et contre elle, et, surtout, d'en comparer les valeurs respectives.

Appartenant à une classe dont l'émancipation n'a été rendue possible qu'à l'aide de la force, nous allons, pour appuyer nos revendications, nous emparer des arguments fournis par les savants officiels eux-mêmes ; retournant contre eux leur propre dialectique, nous allons démontrer qu'il nous suffirait de leurs assertions pour justifier le droit qu'ont les travailleurs de recourir à la force pour s'émanciper. Quand, avec les propres armes dont ils prétendent défendre l'ordre bourgeois, nous aurons démontré que, pareille à la lance d'Achille, leur argumentation guérit ce qu'elle a blessé, nous démontrerons ensuite toute la fausseté de leurs démonstrations, nous ferons voir que la « lutte pour l'existence » n'explique qu'une partie bien minime des faits de l'évolution, qu'applicable aux choses en

général, elle est absurde au sein des sociétés, puisque ces dernières sont la mise en pratique de la loi de solidarité et d'appui mutuel qui en est le contraire. Nous démontrerons enfin, que la société actuelle, loin de favoriser les plus aptes, les mieux doués, ne réserve, au contraire, ses jouissances que pour une classe avachie et épuisée ; que cette pénurie de vivres sur laquelle ils s'appuient, est un fantôme de leur imagination dont ils se servent pour justifier leur exploitation, que c'est leur propre organisation qui la crée, afin de mieux courber le travailleur sous leur domination, sachant que celui-ci n'y resterait pas longtemps du jour où il ne serait plus tenu au ventre, où il n'aurait plus à trembler pour l'existence des siens.

Quand même la « lutte pour l'existence » serait-elle entrée pour une part quelconque dans les facteurs du progrès de l'évolution humaine, il est faux, qu'elle seule, suffise à l'expliquer ; ce n'est qu'en torturant les faits qu'on arrive à justifier les prétentions de l'ambition et de la cupidité ; la science et l'histoire s'accordent pour nier cette suprématie que prétendent s'arroger certaines races, certaines classes, et certains individus, fussent-ils appuyés sur la force et sur le nombre.

La religion commençant à baisser dans la croyance des masses, les bourgeois ont cherché sur quoi ils pourraient bien étayer leur domination. S'ils pouvaient arriver à faire consacrer leur régime par la science et prouver aux travailleurs que leur situation est la conséquence fatale d'un ordre de choses naturel, aussi logique que la loi de gravitation, ou qu'une équation mathématique, cela serait parfait. Aussi, se sont-ils jetés sur la « lutte pour l'existence » qui venait, il leur semblait du moins, apporter cette justification à leur propre conscience.

« La lutte » disent-ils, « forçant les individus à s'ingénier pour trouver leurs moyens de subsistance, leur a fait développer leurs facultés ; la concurrence individuelle les force à tenir ces facultés en éveil, ce qui leur permet de conserver celles nouvellement acquises, mais encore de les élargir, d'en acquérir d'autres encore. La lutte pour l'existence est donc la mère de tous progrès, car elle force les individus et les races à progresser indéfiniment, sous peine d'être éliminés. En faisant disparaître les plus faibles, les moins aptes, les moins doués, elle déblaye, au surplus, le chemin pour les plus intelligents ! »

Et, toujours d'après eux, il doit continuer d'en être toujours ainsi, « car si les individus se trouvaient placés dans un état social où la satisfaction de tous leurs besoins serait librement assurée, où ils seraient tous égaux, où personne n'aurait à obéir, personne à commander, où chacun ne produirait qu'à sa volonté, il n'y aurait plus d'émulation, plus d'initiative ; une société

pareille ne pourrait que déchoir, retomber en barbarie, au désordre, à la suprématie de la force brutale ! »

(A continuer.)

J. GRAVE.

PLUS DE CHAPELLES

Je sais que ce cri : « Plus de chapelles » ne plaira pas à tous ceux dont la nécessité est d'en avoir pour émerger et se faire un piédestal afin d'arriver à satisfaire leurs besoins et leur ambition personnelle. Mais si cela déplaît à quelques bonzes, la masse écœurée, fatiguée, lasse de se débattre dans le vide et de se sacrifier pour des gens qui n'ont jamais rien fait et qui ne feront jamais rien pour elle, cette masse-là y trouvera sa satisfaction.

Ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'on est en train de mystifier le véritable socialisme qui est la négation absolue de tout ce qui se dit et fait en son nom, actuellement. Mais, fort heureusement, les véritables socialistes veillent et n'admettront jamais dans leurs rangs de soi-disants alliés, les frelons du socialisme.

Dans les rangs de celui-ci, il faut y venir de bonne foi, loyalement, franchement, sans sous-entendus, en accepter ses principes, sans les altérer d'aucune façon, braver les dangers, les persécutions, les privations, la prison, tout, tout de la part d'hommes, lesquels, grâce à la bêtise humaine, se sont arrogés et s'arrogent tous les jours toutes sortes de droits, les premiers de tous, celui de gouverner, d'exploiter et de massacrer le peuple.

Ces gens ont créé un état de choses tellement iniques et insupportables que l'on se demande si ce peuple ne se forge pas tous les jours, de ses propres mains, ses malheurs. Il est impossible, en effet, de croire que ce petit clan d'individus — que l'on pourrait sans craindre de se tromper l'appeler un clan de gredins — puissent, impunément, fouler aux pieds *tout et tous* sans se buter contre le châtement qui les attend depuis si longtemps, et le châtement de tous ceux qui persécutent une Idée, c'est le mur.

Tout cela arrive parce que les endormeurs de peuples le veulent bien, car leur silence devant tant d'injustice et d'infamies c'est de la connivence, disons le mot, de la prison.

On ne reste pas inactif, indifférent, devant la spoliation, l'oppression la plus farouche, la plus lâche, de tant de milliers de travailleurs, au bouleversement de toutes lois humaines.

Ces gens devraient savoir que si un peuple qui abdique sa souveraineté, sa force, sa dignité, sa fierté, entre les mains de soi-disants amis, que d'ennemis, qui se laissent effrontément spolier par quelques capitalistes gouvernés par une poignée

d'escobars, bâtonnés par quelques sbires — seuls soutiens de tous les gouvernements d'aujourd'hui — c'est un peuple qui se meurt et c'est notre devoir de le vivifier — pas de le tuer.

Tous les peuples, du reste, plus ou moins hélas ! en sont là, faute d'unions, d'organisation ; oui, faute d'organisation.

Je me demande souvent avec tristesse, comment certains groupes de personnes ont pu concevoir de s'émanciper d'une tyrannie telle que celle qui les écrase tous les jours, sans être organisés.

Ils ne songent peut-être pas à la terrible et formidable organisation qui nous oppresse tous les jours, faite uniquement contre nous et que nous sommes appelés à combattre aujourd'hui avec la plume, la parole, demain avec les armes.

Pour pouvoir lutter contre elle avec quelque chance de succès, il faut lui opposer une force égale, et cette force — inutile de nous le cacher — nous ne la trouverons que dans l'union de tous les opprimés, de tous les exploités, de toutes les forces unies de la révolution, de cette révolution sans laquelle on n'a rien obtenu et on n'obtiendra jamais rien.

Inutile de nous le dissimuler, mais tant que nous resterons divisés comme nous le sommes, morcellés en de petites chapelles, nous n'avons pas à espérer d'être libres, ni d'être émancipés politiquement, économiquement, socialement.

Les grandes conquêtes de la civilisation sont le fruit de longues, pénibles et grandes luttes, luttes qui ont coûté des océans de sang aux pauvres prolétaires, lesquels n'ont recueilli que misères, souffrances et persécutions. Ces grands combats homériques, nous n'avons pas l'espoir de les revoir tant que l'état de mollesse, d'apathie, de désunion, de haines mesquines et personnelles subsisteront.

Le peuple, il est temps qu'il le sache, n'a rien à espérer des autres, tout de lui ; les personnalités entravant tout, empêchant tout, paralysant tout, elles sont la mort de l'idée, le servage, la ruine d'un peuple.

Le remède à tout cela ?

Il nous l'a éloquentement indiqué, il y a vingt-quatre siècles, Aristide, le grand rival de Thémistocle.

Les rivalités de ces deux grands hommes menaçaient d'être la ruine d'Athènes. Aristide, s'en étant aperçu, conseilla au peuple de les tuer tous les deux. — « Athéniens, leur dit-il, si vous voulez être libres et heureux, il faut nous jeter tous les deux dans le même gouffre. »

Que le peuple d'aujourd'hui fasse trésor de cette leçon d'histoire, et qu'il se dépêche de mettre à exécution ce bon conseil du vertueux Aristide.

AMILCAR CIPRIANI.

INFAMIE JUDICIAIRE

La Cour d'assise du Brabant, en condamnant notre ami Willems à 2 ans et 6 mois de prison, a rendu un verdict à la fois absurde, inique et révoltant. Absurde : Willems était en effet accusé de publication de 5 articles anarchistes dans le *Libertaire* et l'*Anti-patriote* ; or, trois braves compagnons, Massin, Dauphin et Sovaerts, viennent, sur l'honneur, se déclarer les auteurs responsables de ces différents articles : en vain on les torture, en vain on les presse, en vain on essaye de les mettre en contradiction les uns avec les autres ; ils persistent énergiquement dans leurs déclarations.

Eh bien ! à la suite d'un jésuitisme, haineux et presque ordurier réquisitoire de ce parvenu endoctriné et encroûté qui siégeait au banc du Ministère public, voilà donc Willems reconnu auteur, en dépit de toute pudeur, d'articles dont d'autres revendiquent

publiquement la paternité ; aussi n'explique-t-on pareille ineptie que par la déclaration cynique du Servais, disant : Avec *ces gens-là*, on ne peut jamais appliquer scrupuleusement la loi ! Nous sommes hors la loi ; voilà la conclusion de cet ancien élève boursier juché aujourd'hui au poste de valet du capital !!! Oh ! cette haine du parvenu, cette vengeance du renégat contre la classe dont il est sorti et qu'il a trahie !

Inique aussi, ce verdict !

Ce qui est frappé en Willems, ce qui est lâchement poignardé par derrière, c'est la liberté de pensée, c'est l'idée libertaire, c'est le droit du citoyen d'attaquer franchement un pouvoir odieux, et de critiquer sans merci les abus et les crimes de la caste capitaliste. Les gendarmes massacreurs sont absous et portés au pinacle, les banquiers véreux sont élus députés, les fils de bourgeois, bêtes comme leurs deux pieds, sont nommés magistrats après avoir usé douze paires de culottes sur les bancs de l'Université et dépensé quelques milliers de francs à caramboler des danseuses, et un pauvre travailleur est envoyé au bagne pour avoir osé fouailler énergiquement toute cette infecte vermine !

Voilà la justice ! Voilà la loi ! Voilà pourquoi ce verdict est non seulement absurde et inique, mais aussi révoltant ! Aussi, la dernière morale de cette infamie est-elle celle que proclamèrent des centaines de bouches à la lecture de l'arrêt : « Vive l'Anarchie ! »

En terminant, remercions cordialement notre ami Royer qui a défendu Willems avec l'énergie et la conviction d'un homme d'idée et de cœur, luttant pour le droit et la justice ; il n'est point parvenu à convaincre la bande d'oignons qui siégeait au jury, mais ce n'est pas au succès que nous mesurons notre reconnaissance.

Quant à M. Picard, il a administré au Servais une de ces volées juridiques dont celui-ci pourra faire son profit ; aussi l'enjuponné ne tient sa victime qu'après avoir lui-même subi maintes égratignures.

Terminons par citer, ne fût-ce que pour rire un brin, une phrase typique du Servais : « La loi, Messieurs les jurés, est notre dernier refuge contre l'Anarchie. » — Monsieur La Palisse avait trouvé, en effet, après mûres réflexions, que la nuit était, après tout, le dernier refuge contre le jour. — Après celle-ci, on peut tirer l'échelle. Amen !

LA MISÈRE

(CHANSON)

(AIR : A *Biribi*, d'ARISTIDE BRUANT.)

Dédié à Jules Moineau.

I

Quand on passe dans les grand's villes
On rêve un peu.
C'est là qu'on voit des imbéciles,
Des malheureux.
C'est là qu'on voit la grand' misère
Cuvant son vin
Dans le sang des charmantes mères
Qui sont sans pain. (BIS)

II

Des hommes crèvent d'abstinence
Dans un p'tit coin ;
Mais bien d'autres prennent espérance,
Bien loin, bien loin !
Et d'autr's, enfin, volent les femmes.
Ces sans-chagrin !
Font des pauvresses, des infâmes,
Qui sont sans pain. (BIS)

III

Dans d'ignobles trous, des mansardes,
On voit mourir
Des fillettes qu'la mort regarde,
Sans avenir.
La jeunesse se prostitue.
O temps malsain !
Et le pauvre se tu', se tue !
Il est sans pain. (BIS)

IV

Mais le grand jour des grand's vengeances
Va vit' venir,
Les bourgeois crèveront sans bombances,
Ils vont gémir ;
Alors nous aurons nos am's bonnes,
O bon tocsin !
Réveille les franches personnes
Pour les sans pain. (BIS)

V

Allons, prolétaires du monde,
Réveillez-vous !
Tapez, sans passer un' seconde,
Pour les voyoux !
Pour ceux qu'on maltraite : canaille,
Brigand, coquin ;
Pour ceux que souvent on mitraille,
Pour les sans-pain. (BIS)

VI

L'Aurore arrive, la racaille !
Tranquillement
Toi qui dors sur d'la mauvais' paille,
Tout doucement.
Tu s'ra un jour forcé d'connaître
Les francs copains,
Qui te diront d'mettr' par la fenêtre
Les assassins ! (BIS)

VICTOR SERFANT.

Bruxelles, le 24 mars 1895.

GRÈVE GÉNÉRALE

A ce cri, les travailleurs sentent l'espérance leur monter au cœur comme la sève monte au cœur des plantes, en Germinal.

Victoire ou défaite, que sortira-t-il de la lutte qui se prépare ?

Désabusé déjà par la défection de ceux en qui il avait placé ses espérances, trahi par les politiciens et les chefs du Parti Ouvrier, Jacques Bonhomme engage la lutte dans des conditions qui ne lui sont guère favorables !

Quelle serait pourtant la situation, si n'écoutant que son cœur et sa raison, Jacques Bonhomme se demandait pourquoi tant de richesses pour les uns tandis que les siens courent les grandes routes à la recherche du travail qui doit leur donner gîte et nourriture ; que d'autres voient leur femme et leurs enfants s'étioler par les privations quotidiennes et mourir finalement à l'âge où les bourgeois sont en plein épanouissement de santé et de force ?

S'il songeait à cela, le sang lui monterait à la tête et ce cri de grève générale pourrait être un cri de ralliement conviant tous les *déguenillés*, tous les *sans-gîte*, tous les *sans-pain* et tous les *sans-aisance*, à des luttes suprêmes pour la conquête, non pas d'un bulletin de vote supplémentaire, mais pour le bien-être réel résultant d'une meilleure répartition des fruits du travail.

Assez de vaines réformes, clamait-il, arrière avec vos aumônes humiliantes et démoralisantes, arrêtez les flots de vos éloquences, c'est cette belle terre qu'il nous faut, nous la cultiverons désormais pour nourrir tous les travailleurs ; ce sont ces immenses usines où nous travaillerons associés pour fournir à tous les merveilleux produits de notre industrie moderne et sur cette société nouvelle, régénérée par le travail, le désintéressement et l'aide mutuelle, ce ne serait plus le hideux veau d'or qui trônerait comme aujourd'hui, ce serait l'humanité et la justice tendant leurs bras

bienveillants vers les millions de malheureux que la rapacité du capitaliste a condamné à une mort prématurée, une dégénérescence inéluctable.

Un avenir prochain, peut-être, verra le commencement de pareille transformation. Si, comme au 14^e siècle, Jacques Bonhomme se venge de ses persécuteurs, ceux-ci devront se souvenir que quiconque sème le vent récolte la tempête !

Il n'est de meilleur agitateur que la mauvaise foi, l'égoïsme, le dédain et la répression aveugle de ceux qui se croient les grands de la terre.

UN COPAIN.

O C É A N

Sur les races qui se transforment,
Sombres orages elles passeront,
Et si ceux qui veillent s'endorment
Ceux qui sont morts s'éveilleront.

VICTOR HUGO.

Comme le flot grondant qui gagne le rivage,
Revenez, souvenir d'hier ou de longtemps,
Revenez, c'est l'instant ; par la nuit et l'orage,
Les morts hantent les ouragans !

Tout enfant, un navire éblouissait mon rêve ;
Il voguait, je ne sais sur quelle vaste mer,
A pleines voiles, seul vers l'horizon sans grève.
Il semble que c'était hier.

Un autre songe encore a troublé mon enfance :
Une main pâle et froide, de profondes nuits,
Me tendait un poignard, et le sombre silence
Disait : les destins sont écrits.

Dans mon rêve souvent ont flotté des bannières
Flamboyantes dans l'ombre ou noires dans les nuits,
Les clartés de six mois dans les glaces polaires
Et l'Océan aux rauques bruits.

O mes amis, j'ai vu le navire du rêve ;
Tiendrai-je le poignard du rêve dans ma main ?
Ne faut-il pas toujours que le destin s'achève ?
Qu'importe ce soir ou demain.

Longtemps j'ai regardé Bonaparte l'infâme,
Me souvenant du songe, et son règne a passé.
Ce n'était donc pas lui ! Cependant de mon âme
Le songe n'est point effacé.

J'ai pensé bien souvent à l'étrange présage
Quand l'héritier sinistre essayait de grandir.
Mais ce n'était pas lui ; la flèche d'un sauvage
Jeune encore l'a fait mourir.

J'ai vu sur les grands flots le navire du rêve,
J'ai, dans le ciel en feu, vu les drapeaux flottants,
Je reverrai peut-être une lointaine grève,
Amis, laissez souffler les vents.

LOUISE MICHEL.

SANG PLÉBÉIEN

Il ne suffit plus à cette misérable bourgeoisie que l'ouvrier s'étendue du matin jusqu'au soir, expose à tout moment sa vie pour enrichir ceux qui se sont donné la peine de se proclamer *ses maîtres* ; il ne lui suffit plus que le pauvre procréé des filles pour servir de chair à plaisir, des fils pour servir de chair à canon ou d'esclaves industriels ou agricoles !

Depuis des siècles le prolétariat endure une vie de misère et de souffrance pour entretenir les débauches et les orgies ordurières des fils de la bourgeoisie ! Aujourd'hui, qu'à bout de résignation et de patience lâche, il relève la tête et revendique son droit à l'existence, la bourgeoisie le fait massacrer par ses valets, les gendarmes.

A Renaix comme à Roux, à la Croyère, à Quenast, à Fourmies, à Tilleur, à Liège et ailleurs, le moloch bourgeois a frappé au hasard, un bandeau sur les yeux, sacrifiant femmes et hommes, jeunes et vieux. Semblable à un vent de férocité passant sur notre malheureux pays, une troupe de gendarmes, si justement dénommés « flambeaux de guillotines » a fusillé à bout portant et à plusieurs reprises une foule inoffensive et sans armes. Plus de vingt victimes sont

venues s'ajouter au martyrologe ouvrier !

Faudra-t-il beaucoup de cruauté de ce genre pour réveiller le peuple de son apathie ?

Faudra-t-il donc journallement dénombrer à la plèbe le nombre de leurs victimes pour que leurs yeux se désillent et voient enfin l'étendue de leur malheur dû à leur manque d'énergie ?

Faudra-t-il donc à tout instant lui montrer le *Pouvoir* hissé sur une monstrueuse pyramide formée de milliers de cadavres d'ouvriers, tombés au fond de la mine, brûlés par le grisou, broyés, charcutés, déchiquetés dans les engrenages de la machine ou fusillés à bout portant par les gendarmes ?

S'il le faut, nous le ferons, ce sombre tableau, avec l'espoir de contribuer à faire sortir la masse de son coupable engourdissement.

Que dire de l'attitude, plus que plate, des élus collectivistes en présence des fusillades de Renaix. Que dire de leur exhortation au calme alors que la force armée frappait à tour de bras sur les malheureux sans arme et sans pain ?

Ah tenez ! bornons-nous à citer l'opinion de celle dont le passé si bien rempli, dont tous les actes, tous les instants de sa vie tendent vers le même but « soulager les malheureux », de celle qui a conquis l'estime et la considération de tous, de *Séverine* :

« Je ne me prononce pas ; je m'en réfère seulement à mes souvenirs. Et je constate que ces mépriseurs de sentiments ont joué du sentiment comme s'ils y croyaient — matière électorale qu'ils ont triturée en virtuoses devant les naïfs auditoires. Ah ! ce groupe d'humbles femmes dont M. Lafargue s'est constitué le Maillard, ce bataillon de la misère en sabots que M. Guesde étageait en espalier, avec des révérences, sur les gradins des salles de réunions, que de fois j'y ai songé !... »

« C'est qu'ils ont le dédain du peuple, ces politiciens, à un point qu'on ne saurait s'imaginer, du peuple intellect, simple, cœur ému. *Ils ne considèrent en lui que l'instrument conférant à qui sait le manier une suprématie de domination.* »

Le peuple moyen et non le peuple brut, le peuple cariatide de la statue de Karl-Marx, les « *degrés* » de sa détresse sont, sous leurs semelles implacables, les marches qui accèdent à la tribune du Parlement !

« Depuis dix ans, le palais législatif les hypnotise, tous leurs efforts y tendent. Et leur rage est indescriptible, à la fois contre la concurrence possibiliste (lisez progressiste) qui, plus nationale, d'allure moins antipathique, est arrivée première et ces gueux d'anarchistes qui parlent de supprimer le suffrage universel, de retirer aux gens le mandat de la bouche avant qu'ils y aient mordu, de chambarder les sièges sans que les collectivistes aient pu s'y asseoir, seulement une petite session ! »

« Ne cherchez pas ailleurs pourquoi, par l'état-major de l'agglomération parisienne, Brousse fut traité de mouchard et aussi Kropotkine, et aussi Joffrin, et aussi Reclus, et aussi Lavy, et aussi Odin, Oury, Zévaco. Couret, cent autres encore, à quelque dogme rival qu'ils appartiennent, du moment qu'ils prêchaient l'abstention électorale ou se présentaient aux électeurs du fief convoité par les guesdistes. »

« C'est qu'ils veulent vaincre le capital, certes, mais le vaincre seuls, d'après leur personnelle formule, leur unique procédé, le manuel du parfait marxiste. Toute ingérence étrangère leur paraît attentat contre leur omnipotence ; je les ai vus plus navrés d'une élection ouvrière que d'une élection ferryste, comme ils auraient préféré Pad-

lenski pendu, que Padlenski sauvé par un journaliste boulevardier !

« Aussi ne me déplaît-il point qu'ils entrent à la Chambre ; ils sont à points. »

« Elle va les gagner, ces fiers Cicambres, ce que Proudhon appelait la pourriture parlementaire ; elle va les gangrener jusqu'aux moelles et je m'en réjouis, parce qu'elle fera tomber des visages le masque de révolte, l'aurole de factice persécution, parce que surtout, *la déception cuisante qui s'ensuivra, pour qui les aura hissés au pavois, contribuera plus que tous avertissements, toutes exhortations, à dégoûter les masses du système électif.* »

« S'ils feront des concessions !... Regardez-les, regardez-les déjà, hésiter, ergoter, reculer à propos de cette question de patriotisme sur laquelle, en réunion privée ou à peine publique, puisque le public n'y venait guère ! ils étaient si net jadis. Où M. Lafargue oserait-il répéter la phrase que je lui entendis dire autrefois à moi-même : « En cas de déclaration de guerre, notre premier soin serait de sauter sur le ministère de la guerre pour paralyser l'action ? » »

« Non, voyez-vous, ces journalistes de Chicago qu'on pend, ces femmes qu'en Russie l'on knoute, ces hommes qu'on supplicie, ces héros qu'on décapite, ces vieillards qu'on déporte et qui meurent sur les chemins neigeux avant que d'atteindre l'exil, n'ont rien de commun avec nos politiciens socialistes. Le vrai socialisme et l'anarchie font des martyrs, le collectivisme fait des candidats. »

« Pas l'ombre d'une comparaison, n'outragez pas les martyrs !... SEVERINE. »

Leur dédain du peuple s'étale dans toute sa crudité dans l'extrait suivant du manifeste qu'ils viennent d'adresser au « bon peuple » pour expliquer leur piteuse banqueroute : Déclare : (le P. O.) « Qu'il n'y a pas lieu de donner le signal de la grève générale ; invite tous les groupes du parti ouvrier à entamer une incessante propagande pour l'abrogation de la loi communale et l'établissement du suffrage universel. »

Ah ! on fusille à Renaix et à Liège, on se meurt de faim un peu partout ! Tout cela n'est rien, dit le P. O., ne perdez pas de temps à réclamer un meilleur salaire, que m'importe que vos enfants souffrent de la faim ; ce qu'il faut, c'est conquérir le bulletin de vote à l'aide duquel vous me hisserez dans le fromage parlementaire.

Cette attitude à elle seule, devrait suffire à dégoûter à tout jamais la masse des politiciens. Ah ! si le peuple voulait réfléchir sans parti pris il ne s'évertuerait plus à se choisir de nouveaux maîtres plus imbéciles et plus réacs encore que les anciens (puisque ils rêvent la dictature) mais il chasserait ses maîtres actuels, il se débarrasserait de ses affameurs d'aujourd'hui et empêcherait ceux de demain ! Il ferait la révolution sociale sans et contre les politiciens.

H. SEVRIN.

L'anarchie en Cour d'Assise.

Mardi comparait devant les assises du Brabant, notre camarade H. Willems, poursuivi comme distributeur du livre de Grave la « Société mourante et l'Anarchie. »

Notre camarade a été acquitté.

Mercredi, 3 avril, il comparait à nouveau, ainsi que le camarade Herkelbroek, respectivement comme éditeur et imprimeur du *Libertaire* et de l'*Anti-Patriote*.

Les articles poursuivis étaient : *Mort de Vaillant, Sur la Tombe du Supplicié* et une correspondance de Sping-Valley parus dans le *Libertaire*. *Conscrit et Assassin de sa mère par ordre* parus dans l'*Anti-Patriote*.

Ainsi que nous l'annoncions dans notre précédent numéro, nos camarades Govaerts, Massin et Dauphin sont venus devant la

Cour, comme ils l'avaient fait au parquet lors de l'arrestation de Willems, réclamer la paternité des articles poursuivis.

Dans son réquisitoire, l'avocat-général Servais, bien connu pour la haine qu'il porte à tous ceux, en général, qui ne pensent pas que tout est pour le mieux dans la société capitaliste, et aux anarchistes en particulier, déclare qu'il considère comme suspectes les déclarations de nos amis.

« La prescription leur est acquise, dit-il au jury, et si vous dites qu'ils sont les auteurs des articles poursuivis, Willems m'échappe et personne ne me restera entre les mains.

« Vous ne ferez pas cela, il me faut quel- qu'un à dévorer, laissez-moi Willems. » Tel peut se résumer son réquisitoire.

Avec leur éloquence habituelle, M^{es} Picard et Roger présentent la défense de nos amis.

« Si vous dites que les témoignages des témoins sont faux, la loi vous permet de les faire arrêter de suite et nous vous sommons de le faire.

« Si vous ne le faites pas, vous n'avez pas le droit de refuser de les croire et le jury, qui n'a aucune raison de suspecter leurs dépositions, déclarera qu'ils sont bien les auteurs des articles poursuivis et ne s'inquiétera pas si M^e Servais aura un anarchiste à dévorer. »

Après les brillantes plaidoiries des M^{es} Picard et Roger, tout le monde s'attendait à ce que le jury rapportât un verdict affirmatif en ce qui concernait la question d'auteurs.

Pas du tout. Le jury (jury de cochon, me dit un avocat) rapporte un verdict déclarant Willems responsable d'articles qu'il n'a pas écrits.

La réponse du jury est accueillie par les murmures du nombreux auditoire, qui suit les débats avec intérêt.

Le camarade Herkelbroek est mis hors cause.

Avec un pareil jury, l'affaire de notre ami était claire. Aussi, malgré la plaidoirie ardente de M^e Roger (plaidoirie que nous publierons dans le prochain numéro), rapporte-t-il un verdict affirmatif sur 4 questions des 5 qui lui sont posées.

La Cour condamne Willems Henri à 2 ans et 6 mois de prison et 300 francs d'amende.

Après le prononcé du jugement, notre ami se tournant vers le public crie d'une voix forte : « Ce n'est plus de la justice, c'est de la haine. Encore et toujours : Vive l'anarchie ! »

« Vive l'anarchie ! » répondent les voix dans la salle.

Une bagarre éclate, suscitée par la brutalité des gendarmes. Deux arrestations sont opérées. Le jury a l'air stupéfié et n'ose sortir.

Sans pitié pour les anarchistes, disent les bourgeois, tel est la conclusion à tirer de ce procès.

Nous tenons à remercier ici M^{es} Picard et Roger des efforts faits pour rendre à Willems sa liberté si injustement ravie.

Nous envoyons à notre fier et excellent ami Willems, victime de la férocité bourgeoise, l'expression de notre vive sympathie et avec lui nous crions : « Encore et toujours, vive l'anarchie. »

CHOSSES ET AUTRES

La classe ouvrière en a enfin assez de ses pitres qu'elle a envoyés au parlement. On doit avouer que ceux-ci ont tout fait pour se discréditer aux yeux des masses. Dans la séance du 30 mars, Smets, le grand révolutionnaire, celui qui aimait à se dire plus anarchiste que n'importe qui, disait : « Ce que nous voulons, c'est faire du pater une réalité, voilà tout. » Seulement il a ou-

blié de dire si, à l'avenir, on devra appliquer le pater à sa conception étroite et dire : Notre représentant qui est à la Chambre...

Les grèves qui se multiplient malgré eux prouvent combien ils comptent peu dans le mouvement social. A Verviers, la presque généralité des filatures sont en grève ; à Liège une bonne partie des houillères chôment également, les orateurs du P. O. sont hués dans leurs propres locaux. Dans le centre le grand chef Rousseau a failli se faire écharper à la coopérative de Jolimont ; à Charleroi, même entrain.

Le compagnon L. J. Soyer, de Flémalle-Grande, ayant, en Avril 1890, sauvé la vie à 300 parias de la mine au péril de ses jours, eut l'audace de dire que cette catastrophe, heureusement conjurée, était due au mauvais état de la mine. Pour toute récompense, les Directeurs unis aux autorités judiciaires et administratives firent enfermer Soyer à l'asile d'aliénés de St-Trond, d'où il est sorti en Novembre 1894 avec le certificat suivant :

Nous soussignés, Adolphe LEFILS, docteur en médecine, chirurgie et accouchements, domicilié à Jemeppe-sur-Meuse, et Louis DUSSART, docteur en médecine, chirurgie et accouchements, domicilié à Hologne-aux-Pierres, certifions nous être rendus, le 2 août 1894, à l'asile d'aliénés de Saint-Trond, à la demande de la famille SOYER, et avoir personnellement vu, interrogé et exploré le sieur SOYER, Louis-Joseph, époux de Marie ROUFOSSE, domicilié à Flémalle-Grande.

Nous déclarons n'avoir pu constater aucune forme d'aliénation mentale, mais nous avons seulement remarqué que SOYER était d'un tempérament violent et imbu d'idées avancées. Nous nous sommes formé cette opinion d'après les motifs suivants :

1^o Absence d'antécédents héréditaires. Absence d'antécédents pathologiques.

2^o Absence de faits ayant porté atteinte à la sécurité publique.

3^o Absence d'illusion et hallucination. SOYER a pu nous expliquer raisonnablement sa conduite.

4^o Cette opinion nous a été confirmée par le directeur de l'établissement et même le médecin de l'asile n'a pu nous apporter aucun fait qui puisse infirmer notre opinion. Jemeppe, le 19 novembre 1894.

Signé : LEFILS. DUSSART.

* * *
Nous recevons des ouvriers de l'établissement Voos, de la rue du Brou, une intéressante correspondance au sujet d'un vieux sédentaire et de sa digne épouse qui feraient tourner leur seigneur fabricant comme une vulgaire girouette. Nous y reviendrons dans notre prochain numéro.

PETITE CORRESPONDANCE

Plusieurs de nos dépositaires n'ont pas cru devoir tenir compte de nos avertissements répétés. Nous les prévenons une dernière fois que s'ils ne nous règlent tout ou partie des 8 N^{os} parus, nous cesserons tout envoi. Les camarades qui ne recevraient pas le N^o 9 en temps voulu sont prévenus, et nous les prions soit de s'adresser directement au bureau du journal, soit de nous envoyer l'adresse d'autres dépositaires ayant des notions plus exactes de la solidarité.

Le *Plébéien* accuse, dans ses petites correspondances, réception de tout envoi de timbres ou mandats. Les compagnons qui nous auraient envoyé des fonds, sans que le *Plébéien* en ait accusé réception, sont priés de nous en informer. Il est préférable de nous envoyer des bons ou mandats-postes et de conserver les souches, afin de pouvoir réclamer à la poste, en cas d'égarement des lettres.

Jean Grave. — Avons reçu fr. 3,30 de Ré-

voltes impayées pour Temps nouveau. Reçu également le 2^e envoi de brochures et la Plume.

J. J. C., Verviers. — Votre citation sur le peuple est très belle, seulement, vous le dites vous-même, elle est empruntée, et la reproduire sans le nom de l'auteur ou du journal qui l'a publiée, serait nous attribuer le travail d'autrui, c'est-à-dire agir bourgeoisement.

R. Z., Haine, M. Pierre, MM. Mariembourg, D. R., Charleroi, et H. F., Bouvigne. — Ni le *Plébéien*, ni H. S. n'ont rien de commun avec le couple *Derulle*. L'argent qu'il vous a soutiré est de l'argent perdu, voilà tout ; le *Plébéien* n'a pas d'encaisseur ; d'autre part nous n'avons pas les moyens d'être philanthrope, et eussions-nous ces moyens, nous ne le serions certainement pas, à l'égard de ceux qui sont à l'anarchie ce qu'est le poux à l'individu dont il suce le sang.

Nueva Idea, Barcelone. — Utilisez-vous les N^{os} que nous vous envoyons ?

A Propaganda, Lisbonne. — Même question ; envoyons N^{os} demandés.

R. Z., Haine-St-Pierre, Ivon, La Louvière. — Reçu timbres, merci. On demande le N^o 90 *L'Endehors* ; N^{os} 2 et 3 *Idée 4^e série*. 14 et 15 *Insurgé de Lyon* et le *XX^e siècle de Bruxelles*. Les adresser au bureau du journal.

L. D., Bruxelles. — Reçu mandat, merci.

M. H., Tilleur. — Nous augmentons l'envoi de 15 N^{os}. Prière de vous intéresser de al vente ou nous envoyer l'adresse d'un dépositaire.

En vente au bureau du *Plébéien*, Dieu et l'Etat, par Michel Bakounine, prix 1 fr.

La Société au lendemain de la révolution, par J. Grave, prix 1 fr.

Les temps nouveaux, par P. Kropotkine, fr. 0,25 ; et toutes les brochures à 0.10 centimes, publiées par la *Révolution*.

Pour le gros s'adresser de préférence à J. Grave, 140, rue Mouffetard, Paris.

BULLETIN THÉÂTRAL

C'est dimanche dernier, 7 avril, qu'avait lieu au théâtre des Variétés la représentation donnée par la Société *La Jeunesse des Amis réunis*, dont M. Hansenne est le Président. Au programme figuraient deux pièces inédites du compagnon Edmond Henin, *Ju sos marié*, opérette wallonne en deux actes, et *La Délivrance*, grand drame populaire à grand spectacle en neuf tableaux.

L'abondance des matières nous empêchant de publier dans ce numéro le compte-rendu de cette magnifique soirée, que nous laisserons pour la fois prochaine, je me bornerai à constater que le compagnon Henin s'est réellement surpassé dans son drame *La Délivrance*. Il nous a montré combien il était un profond observateur et penseur à la fois, au sujet des iniquités sociales qui se commettent chaque jour entre les exploités et les exploités.

Edmond Henin est déjà connu de tous les compagnons, notamment par les poésies d'un sentiment si élevé qu'il a composées. Je citerai entre autres :

La défense d'un anarchiste, parue dans le N^o 2 du *Plébéien*, le lecteur qui l'aura lue avec attention aura du coup apprécié avec admiration l'intelligence d'élite de ce penseur ; voyez ses chants : *Salut à toi Vaillant*, et *Le Conscrit de 1895*, avec quelle énergie et avec quel art il ridiculise et condamne la société actuelle.

Edmond Henin, reçois les sincères félicitations de cœur de tous les amis qui combattent comme toi le régime bourgeois, nous sommes fiers de te compter parmi nous.

JEAN BOSSON.

Editeur-Gérant : ETIENNE MONTULET, à Vaux-sous-Olne.